



# CULTURE DES VIVRIERS. COMBINAISON DES SAVOIRS LOCAUX ET MODERNES:ANTHROPOLOGIE COMME CONSTRUCTION DES PONTS CULTURELS

Louis Baïnilago

## ► To cite this version:

Louis Baïnilago. CULTURE DES VIVRIERS. COMBINAISON DES SAVOIRS LOCAUX ET MODERNES:ANTHROPOLOGIE COMME CONSTRUCTION DES PONTS CULTURELS. ISDA 2010, Jun 2010, Montpellier, France. 6 p. hal-00525457

**HAL Id: hal-00525457**

**<https://hal.science/hal-00525457>**

Submitted on 11 Oct 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Montpellier – France  
28 Juin – 1<sup>er</sup> Juillet 2010

Innovation et Développement Durable  
dans l'Agriculture et l'Agroalimentaire

w w w . i s d a 2 0 1 0 . n e t



# CULTURE DES VIVRIERS. COMBINAISON DES SAVOIRS LOCAUX ET MODERNES:ANTHROPOLOGIE COMME CONSTRUCTION DES PONTS CULTURELS

LOUIS BAÏNILAGO

CENTRE D'ETUDE ET DE RECHERCHE EN ANTHROPOLOGIE (CERA)

DEPARTEMENT D'ANTHROPOLOGIE

UNIVERSITE DE BANGUI

B.P. 1450 BANGUI RCA

ADRESSE MAIL : [luxy\\_bainilago@yahoo.fr](mailto:luxy_bainilago@yahoo.fr)

**RESUME** : L'approche réductrice habituelle aussi bien que l'opposition souvent brandie entre savoirs locaux et savoirs modernes est ici questionnée aboutissant à la mise en exergue des contributions potentielles de l'anthropologie à la conciliation de ces savoirs

**MOTS CLES** : savoirs locaux, savoirs modernes, contribution de l'anthropologie, construction des ponts culturels

**ABSTRACT** : This paper tries to criticize the radical opposition established nenerally between local knowledge and scientific knowledge and indicates that anthropology can usefully construct cultural bridge among different knowledge and societies.

**KEY WORDS**: local knowledge, scientific knowledge, contribution of anthropology, cultural bridges

## INTRODUCTION

Diverses interrogations largement obsédantes n'ont cessé de nous tenir compagnie dans nos divers travaux de terrain : « *à quoi sert l'anthropologie ? Que peut attendre les agents développementalistes, les décideurs ou les gouvernants, les divers organismes de coopération, entre autres de l'anthropologue ?* ». Cela étant, nous étions tout aussi bien conscient des limites d'une pratique anthropologique exclusivement orientée vers un utilitarisme frileux et largement moins opératoire, moins innovant et productif sur le plan du développement des savoirs davantage prometteurs devant tendre à asseoir une véritable intelligibilité des phénomènes humains dans leurs imbrications multiples et leur complexité. Progressivement de la question : *quels savoirs locaux pour soigner plus efficacement de nos jours*, nous en étions venu à la question : *quels savoirs locaux pour mieux produire et pour une meilleure productivité notamment agricole ?*

Le local a fait émerger aussitôt le global, puis le profane, le populaire et le savant ou le scientifique. Face aux exploits que nous donne à observer les découvertes, les inventions et les conquêtes de la science dans tous les domaines de l'expérience humaine, on peut se poser à juste raison la question de l'efficacité des savoirs locaux ou autochtones à l'heure de ce qu'on qualifie de la « mondialisation ». Ne seraient-ils pas à jamais frappés de caducité, d'irrationalité dont il convient de se débarrasser pour de bon ? Parmi divers auteurs qui ont traité de cette question, on peut citer J.F.Falardeau (1979). Ce dernier, montre bien cependant, dans *Cette culture qu'on appelle savante* (1979) comment la culture savante a été secrétée par la « culture populaire », laquelle ne reste pas et ne se laisse pas engluée dans un passé nébuleusement immobile. Serge Genest (1979) illustre également de son côté par quelques exemples parlants comment certains médicaments pharmaceutiques modernes proviennent de la pharmacopée indienne traditionnelle.

Par ailleurs la **Convention sur la biodiversité** a contribué à faire émerger au plan international et à faire réhabiliter les savoirs et les savoir-faire des communautés locales ou dites autochtones jusqu'alors dépréciés, stigmatisés. L'autochtonie en est venue à être érigée en un concept opératoire notamment dans les études environnementales en général et dans celles liées à la question de la préservation de la biodiversité en particulier C'est dire donc que le savoir profane ou populaire n'est pas nécessairement à jamais statique mais peut souvent se révéler vivant, dynamique et constitue potentiellement un réservoir ou un creuset de savoirs inédits pouvant utilement féconder le « savoir savant » et peut aussi à son tour en être fécondé.

### **Du savoir sur les soins des maladies au savoir agricole productif**

L'illustration de cette observation judicieuse nous vient d'un travail de terrain qui portait sur une toute autre préoccupation notamment sur les savoirs locaux en matière de soins des maladies. L'anthropologue est souvent confronté à des situations inédites. Des situations qui, au départ, n'étaient pas concernées par le champ de ses recherches en viennent souvent par s'y retrouver, comme nous allons le voir.

Alors que nous nous évertuions à prendre des photos des plantes médicinales utilisées par un certain nombre de tradipraticiens dans les soins de certaines maladies (parasites intestinaux, plaies ulcéreuses, stérilité primaire et secondaire, conjonctivites, caries dentaires, douleurs rhumatismales, hémorroïdes), nous fûmes informé de l'arrivée d'un ressortissant de la localité admis à jouir de sa retraite. C'était un ancien commandant du ministère des Eaux, Forêts, Chasse et Pêche âgé d'environ 70 ans et plus. Il disposait donc d'un savoir moderne sur la faune, la flore, sur l'élevage et les pratiques agricoles davantage productives dont il voulait faire bénéficier les habitants de sa localité.

### **Le postulat des « cruches vides » ou la méconnaissance des savoirs locaux**

Il nous fit savoir qu'il avait élaboré un projet d'un vaste champ de cultures associées dont l'un des objectifs est de tendre à faire limiter le défrichage anarchique préjudiciable à la biodiversité, défrichage anarchique auquel s'adonnent ces habitants qu'il considère comme ignorants des modalités de protection et de préservation de l'environnement et tout aussi bien ignorants des pratiques agricoles les plus productives. De là, sa détermination à les recruter pour travailler dans ce champ en vue de leur apprendre les « bé abas » de la productivité agricole. Bien que son attention ait été attirée sur la possibilité de l'existence

d'un savoir local dans la longue durée ou renouvelé ou renouvelable susceptible d'être opposé au sien, il privilégia le sien, et considérait que leur savoir, s'il y en avait, ne pouvait qu'être inopérant et inefficace.

Pour cette fin, une réunion fut convoquée au cours de laquelle il fit part de son projet de réalisation d'un grand champ de vivriers nécessitant le recrutement d'une dizaine ou d'une vingtaine de personnes valides. L'appât du gain fit d'emblée une bonne impression auprès des habitants qui y trouvaient ainsi une source de revenus leur permettant désormais de pouvoir répondre valablement à certains de leurs besoins primordiaux (achat de savon, de sel, des habits, produits pharmaceutiques villageois, entre autres). Une fois le consensus obtenu sur le montant des frais de la main-d'œuvre à allouer à chacun des recrues ainsi que sur les jours et la durée moyenne des travaux journaliers, le défrichage s'effectua sans problèmes particuliers. Mais ils surgirent à partir du moment où il fallait procéder aux brûlures de l'espace défriché pour faciliter les travaux de labourage, de semailles et des plantules diverses.

### **Confrontation des expériences et des savoirs locaux et modernes**

#### *Positionnements face aux pratiques de brûlures de l'espace défriché*

Le propriétaire du champ argumenta sur les anciennes pratiques de brûlure auxquelles s'adonnaient habituellement les populations de sa localité qu'il connaissait bien en montrant les effets néfastes sur le sol arable et sur le rendement agricole en terme d'appauvrissement du sol par la destruction de ses éléments nutritifs, entre autres. Ce qu'il a appris à l'école dans ce domaine est sûr et plus efficace que celui auquel recourent généralement les paysans.

Un bourdonnement aussitôt se fit entendre avec des hochements d'épaule. A la question : *qui n'est pas d'accord avec ce qui vient d'être dit*, il y eut un silence de sourd. Est-ce par respect à l'égard de l'employeur que l'on garde silence en évitant ainsi de ne pas contrarier individuellement en s'exposant de manière indélicate à ses yeux ? Est-ce par peur de perdre aussitôt son emploi que l'on n'ose pas se dévoiler ?

La perplexité des gens se laissait percevoir à première vue jusqu'à ce qu'une voix, d'abord lancinante puis de plus en plus affirmée se fit entendre en ses termes : *« on t'a bien écouté, chef, très bien même ; mais, voyez-vous, nos pères ont fait ce que nous faisons ; leurs pères aussi ; les grands-pères, les aïeuls en ont fait de même ; c'est grâce à leurs savoirs que nous continuons à appliquer que nous survivons jusqu'à maintenant »*

Une autre voix d'ajouter : *« oui, les blancs ont les leurs, nous aussi, nous avons les nôtres...chacun a sa houe avec la manche qui lui est adaptée ... »* Une vieille mère de passage en les écoutant, s'arrêta et dit : *« mon enfant, c'est avec de tels savoirs qui viennent de très loin que tes propres parents que je connaissais bien t'ont élevé et qui t'ont permis d'aller chez les Blancs. Ne faut pas quand même tout fouler aux pieds »*. Les propos devenaient de plus en plus vifs à tel point que le responsable du champ paraissait de plus en plus isolé et incompris des siens. Le découragement tendait à se lire sur presque tous les visages.

L'anthropologue, confronté à une telle situation, ne pouvait pas rester longtemps indifférent. Etant donné que le projet apportait un plus aux paysans en termes de revenus et un

accroissement de connaissances en termes d'une plus grande productivité des vivriers, il fallait donc rechercher un compromis entre des savoirs qui, à première vue, semblaient s'opposer systématiquement, en vue de sauvegarder un tel projet aussi vital aussi bien pour le responsable du projet que pour les villageois. Nous avons donc pris la parole en ces termes : *« vaillants habitants du village Mb., bonjour ; vous avez beaucoup et bien parlé ; votre patron, lui aussi a bien parlé ; c'est que tout le monde a bien parlé : chacun a une part de raison ... Donc, il y a un moyen de mettre tout le monde d'accord sur certains aspects du problème ici posé ; je suis convaincu que chacun y trouvera son compte... »*

C'est alors qu'un homme d'une quarantaine d'années environ, prit la parole en ces termes : *«oui, je suis d'accord avec ce que tu viens de dire ; mais notre patron, on sait bien que vous êtes allé chez les Blancs ; vous avez beaucoup travaillé pour le gouvernement ; on ne dit pas que les savoirs du gouvernement et des blancs, sont tout à fait faux ; mais vous, vous pensez que les nôtres sont tout à fait faux ; là on n'est pas d'accord avec toi ».*

Si tous ces savoirs s'avèrent relativement adaptés à ceux qui les utilisent, comment maintenant les faire concilier ?

*L'anthropologie comme stratégie de construction des ponts culturels et des ponts entre des savoirs locaux et modernes.*

En face des savoirs qui semblaient s'affronter inévitablement dans *« l'espace du dire »*, il fallait trouver une porte de sortie dans *« l'espace du faire »* qui soit acceptable aussi bien pour le responsable du champ que pour les villageois bousculés et piqués dans leur amour-propre.

Une idée nous vint alors de poser la question suivante : *comment habituellement, après avoir défriché, vous faites ensuite pour faciliter le labourage du champ ?* Tout le monde ou presque, répond : *« nous brûlons après le desséchage... »*. A la question : *« comment vous procédez vous pour brûler ? »*. Les réponses, à notre grande surprise, au lieu d'être uniformes, parurent variées. Pour certains, il fallait mettre le feu sur toute l'étendue défrichée ; pour d'autres, il fallait faire des tas de feuilles et d'herbes séchées et les brûler ; pour d'autres encore, il fallait ne pas brûler sur toute l'étendue de l'espace défriché, mais amasser ce qui est coupé et séché autour des troncs de grands arbres avant de les brûler. La raison d'une telle pratique pour ces derniers, c'est que la hauteur des flammes et leur chaleur vont contribuer à faire réduire les ombrages en faisant sécher les feuillages de ces grands arbres qui vont ensuite tomber, pourrir et faire fertiliser l'espace brûlé, ce qui rend plus riches de tels endroits pour les légumes, les tomates et autres vivriers.

L'expérience a montré que de telles pratiques se sont avérées concluantes. L'anthropologue, constatant la variation au niveau des savoirs locaux en matière de brûlis, et de celui du savoir moderne, a pu entrevoir de quelle manière procéder pour faire que de tels savoirs puissent s'apprécier réciproquement et s'interféconder, mais il a préféré ne pas apporter tout de suite la réponse, en ne faisant que la faire suggérer.

L'anthropologue a ensuite posé la question suivante : *de tous ces savoirs qui viennent d'être rapportés à propos des pratiques sur brûlis, comment peut-on savoir quels sont ceux qui sont vraiment valides et ceux qui le sont moins ?* Le propriétaire du champ, d'une voix plutôt sereine, dit : *« Puisque vous dites que votre savoir est bon, et que je dis aussi que le mien est mieux, alors nous allons voir qui dit vrai »* ; des cris de joie, des battements des mains et

des gesticulations se firent aussitôt entendre dans l'assistance : « *ouais, ouais ! On va voir ! Le chef a raison, on va voir qui dit vrai ?...* ». En reprenant la parole, le responsable du champ ajouta : « *une petite portion du champ sera réservée aux cultures vivrières selon vos savoirs traditionnels et la plus grande aux travaux agricoles selon les savoirs modernes et nous verrons qui de nous aura raison !* ».

Tout le monde ainsi satisfait par un tel point de vue qui s'était révélé consensuel, on se mit aussitôt au travail. A chaque pratique culturelle différenciellement appréhendée on opposait l'autre sur l'espace réservé aux pratiques culturelles habituelles des paysans : ce sont, entre autres, la culture agricole sans brûlis, les semis en ligne, les cultures vivrières en alternance sur un même espace.

#### *Les apports des savoirs modernes et locaux dans la culture des vivriers*

Les paysans aussi bien que le responsable du champ s'aperçurent bien vite de la relativité de leurs savoirs réciproques qui nécessitaient de bénéficier du savoir-faire des uns et des autres. Les semis en ligne et les cultures agricoles en alternance trouvèrent un écho favorable auprès des habitants :

les semis en ligne à cause de l'espace suffisant entre les tiges des vivriers, leur permettaient de sarcler, de nettoyer plus aisément le champ des vivriers sans beaucoup les endommager. Les cultures en alternance permettaient d'économiser des forces en se concentrant sur un espace donné et en évitant des défrichages anarchiques, sources de dispersions d'efforts et de temps consacrés aux pratiques agricoles. Les cultures sans brûlis ont montré leur efficacité au plan d'une plus grande productivité agricole. Néanmoins, les cultures sur brûlis contrôlés autour des troncs de grands arbres ont montré également leur efficacité. Les vivriers s'y sont bien développés. Les semis en ligne ont été la proie des rongeurs qui ne suivant que la ligne ou la direction des semis ont détruit pas mal de grains et il a fallu accompagner une telle pratique agricole de piégeages ou d'instruments sonores au passage du vent ou d'objets trop voyants (couleurs rouge, jaune, orange) parsemés dans le champ pour effrayer et faire éloigner les rongeurs.

Pour les paysans, qui ont constaté le bienfait des semis en ligne, ils considèrent cependant que ceux-ci sont moins inaptes à tromper les rongeurs car il leur suffit de suivre la ligne droite des semis pour causer des dégâts aux grains semés. Par contre les cultures sur brûlis généralisés se sont avérés très peu productives et ont amené les paysans à surseoir sur une telle pratique. Par ailleurs, la pratique qui consiste à amasser beaucoup d'herbes aux pieds des bananiers pour plus de fertilisation du sol et d'une croissance rapide s'est butée aux actions souterraines des fourmis dénommées « **aba ndo bali** »<sup>1</sup>

## CONCLUSION

Le constat qui découle de ce travail ethnographique se situe à un double niveau :

---

<sup>1</sup> Littéralement traduit de la langue nzakara en français : **fourmis qui piquent l'hernie**. Sorte de fourmis noires, très petites aux piqures très douloureuses qui sont nuisibles aux bananiers et qui vivent généralement sous les amas des herbes et des plantes. De là, l'interdiction d'amasser les feuilles et les herbes aux pieds des bananiers, ce que ne savaient pas jusqu'alors les villageois ici considérés.

1. celui du rapport inutilement conflictuel entre les acteurs dits développementalistes et les bénéficiaires des projets de développement et enfin celui plus théorique de la science anthropologique comme modalité d'édification des ponts entre les cultures (locales : des groupes sociaux, des paysans, des profanes, ou globales : mondialité, communautés scientifiques, groupes professionnels, etc.). Une approche avec plus de délicatesse et d'empathie des bénéficiaires de tels projets qui tend à prendre en considérations à la fois les apports des savoirs locaux et modernes visant à l'amélioration des conditions de vie de ces derniers permet d'éviter des frictions des rapports dommageables à l'atteinte de tels objectifs.

2- Enfin, l'anthropologie, n'est pas seulement la science qui vise à l'élaboration d'une théorie générale des comportements humains, mais aussi et surtout, entre autres, à faire de sorte que les humains, notamment éloignés par leurs savoirs et savoir-faire puissent les faire converger et les harmoniser pour plus de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être devant contribuer davantage au bien-être de l'humanité tout entière. Levi- Strauss (1974) le souligne en ses termes :

*«L'homme ne se contente plus de connaître : tout en connaissant davantage l'objet de sa connaissance devient un peu plus chaque jour ce couple indissoluble formé d'une humanité qui transforme le monde et qui se transforme elle-même au cours de ses opérations (...) Le propre de l'anthropologie, depuis qu'elle existe, a toujours été, en les interprétant, de réintégrer dans l'humanité et dans la rationalité, des conduites d'hommes, qui semblaient inadmissibles et incompréhensibles à d'autres hommes (...).*

*A chaque époque, l'anthropologie a ainsi contribué à élargir la conception prévalente, et toujours trop étroite, qu'on se faisait alors de humain » (Lévi-Strauss, 1974 : 394).*

## BIBLIOGRAPHIE

- Dumond F, 1981, La culture savante, *Question de Culture*, 1 ; Leméac Inc., Ottawa.
- Elungu P.E.A., 1987, *Tradition africaine et rationalisme moderne*. Paris, L'Harmattan.
- Lévi-Strauss, 1974 *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- Tremblay (N), 1986, *Apprendre en situation d'autodidaxie*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Verrier (C), 1999, *Autodidaxie et autodidactes : l'infini des possibles*, Paris, Anthropos.